

En prise avec la nature

Le camping spirituel

Planteurs
d'espoir

Gardons les
pieds sur terre

Nettoyons la Terre !

Une défense
pour la vie

L'engagement
individuel

TUNZA

le Magazine du PNUE
pour les Jeunes.

Les numéros de TUNZA
peuvent être consultés
sur le site www.unep.org



Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE)

PO Box 30552, Nairobi, Kenya

Tél. (254 20) 7621 234

Fax (254 20) 7623 927

Télex 22068 UNEP KE

unepub@unep.org

www.unep.org

ISSN 1727-8902

Directeur de la publication Eric Falt

Rédacteur en chef Geoffrey Lean

Collaborateur spécial Wondwosen Asnake

Rédactrices invitées Karen Eng et Claire Hastings

Coordination à Nairobi Naomi Poulton

Responsable du service Enfance et Jeunesse
du PNUE Theodore Oben

Directeur de la diffusion Manyahlesha Kebede

Maquette Edward Cooper, Équateur

Traduction Anne Walgenwitz/Ros Schwartz
Translations Ltd

Production Banson

Jeunes collaborateurs Nina Best, Brésil ; Cathie Bordeleau, Pérou ; Abdoul Byukusenge, Rwanda ; Olivier Cournoyer Boutin, Canada ; Corinne Eisenring, Suisse ; Jerzy Grzesiak, Pologne ; Claudia Hasse, Allemagne ; Azmil Ikram, Malaisie ; Pakaporn Kantapasara, Thaïlande ; Danielle Kodre-Alexander, Kenya ; Maurice Odera, Kenya ; Hee-Yook Kim, Rép. de Corée ; Lior Koren, Israël ; Ben Mains, États-Unis ; Ellen Mikesch, États-Unis ; Hanna Novoszath, Hongrie ; Wening Prayana, Indonésie ; Lauren Prince, États-Unis ; Katarzyna Rozek, Pologne ; Vania Santoso, Indonésie ; Deia Schlosberg, États-Unis ; Pavel Smejkal, Slovaquie ; Gregg Treinish, États-Unis ; Zdenek Vesely, Rép. tchèque

Autres collaborateurs Rod Abson ; Umit Savas Baran ; Chris Clarke ; Victoria Finlay ; Edward Genochio ; Ed Gillespie ; Barbara Haddrill ; Moia Hartop ; Julia Horsch ; Deepani Jayantha ; Viraya Khunprom ; Kyung Eun Kim ; Amy Lovesey ; Rosey Simonds et David Woollcombe, Peace Child International ; Joanna Szczegielniak

Imprimé au Royaume-Uni

Les opinions exprimées dans le présent magazine ne reflètent pas nécessairement celles du PNUE ou des responsables de la publication, et ne constituent pas une déclaration officielle. Les termes utilisés et la présentation ne sont en aucune façon l'expression de l'opinion du PNUE sur la situation juridique d'un pays, d'un territoire, d'une ville ou de son administration, ni sur la délimitation de ses frontières ou limites.

Le PNUE encourage les pratiques écophiles, dans le monde entier et au sein de ses propres activités. Ce magazine est imprimé avec des encres végétales, sur du papier entièrement recyclé et ne comportant pas de chlore. Notre politique de distribution vise à limiter l'empreinte écologique du PNUE.

SOMMAIRE

Éditorial	3
Planteurs d'espoir	4
Les scouts plantent des arbres dans le monde entier	4
TUNZA répond à tes questions	6
À nous de prendre nos responsabilités	7
Gardons les pieds sur terre	8
Une défense pour la vie	10
Une vocation de longue date	11
Objectif Écologie	12
Gong Li, une vedette naturelle	14
Luttons de toutes nos forces	15
La beauté des botos	16
L'engagement individuel	16
Le carnaval des lémuriens	17
Le camping spirituel	18
Une complaisance fatale	19
L'Indonésie à l'heure des trois R	19
Atteindre le sommet	20
Des arbres plus verts	20
Agir près de chez soi	20
Nettoyons la Terre !	21
Sept merveilles naturelles	22



**Partenaires
pour la Jeunesse
et l'Environnement**



Le PNUE et Bayer, multinationale allemande, spécialiste de la santé, de l'agrochimie et des matériaux de hautes performances, se sont associés pour sensibiliser les jeunes aux questions environnementales et encourager les enfants et les adolescents à se prononcer sur les problèmes mondiaux de l'environnement.

Le PNUE et Bayer, qui collaborent sur des projets en Asie et dans la zone du Pacifique depuis presque dix ans, ont passé un nouvel accord de partenariat en vue d'accélérer l'avancement des projets en cours, faire profiter d'autres pays des initiatives fruc-

tueuses et développer de nouveaux programmes pour la jeunesse. Au nombre de ces projets figurent le magazine TUNZA, le Concours international de peinture sur l'environnement pour les jeunes, la désignation d'un Délégué spécial commun à Bayer et au PNUE pour la jeunesse et l'environnement, l'organisation de la Conférence internationale Tunza du PNUE, la mise en place de réseaux de la jeunesse pour l'environnement en Asie-Pacifique, Afrique et Amérique latine, le forum « Eco-Minds » en Asie-Pacifique et un Concours international de photographie en Europe de l'Est intitulé « Ecology in Focus » (Objectif Écologie).



Trop cool !

COOL : Abandonner un instant le canapé. Une récente étude médicale indique qu'on peut améliorer sa santé mentale en prenant l'air et en s'activant dans un environnement vert. Les promenades à la campagne sont bonnes pour le moral ? On s'en doutait un peu !

ENCORE PLUS COOL : Le ski vert. Manque de neige ? Pas de problème ! Tu chausses tes skis spécial gazon et tu dévalés les pentes sans risquer les engelures. À chenilles ou à roulettes, ces skis s'utilisent sur n'importe quelle pente herbeuse. Mais pense à prendre des genouillères, l'herbe est quand même plus dure que la neige !

COOL : Alimenter les appareils électroniques avec des piles rechargeables.

ENCORE PLUS COOL : Utiliser des piles rechargeables USB. Tu décapsules et tu branches dans le port USB de ton ordinateur : rechargement instantané et sans fil !

SUPER COOL : Utiliser l'énergie solaire. Les sacs à dos équipés de panneaux solaires peuvent produire jusqu'à 4 watts d'électricité – de quoi recharger ton téléphone portable et la plupart des petits appareils électroniques. Les batteries conservent le surplus d'électricité, ce qui te permet de recharger ton téléphone même par temps couvert.

COOL : Les pique-nique.

ENCORE PLUS COOL : Utiliser des couverts compostables. Les couteaux, fourchettes, cuillères et baguettes fabriqués à partir de féculé de pomme de terre et de canne à sucre se biodégradent pratiquement aussi rapidement que le compost classique.

SUPER COOL : Oublier les couverts et manger avec les doigts. Quelqu'un veut un sandwich ?

COOL : Recycler le papier.

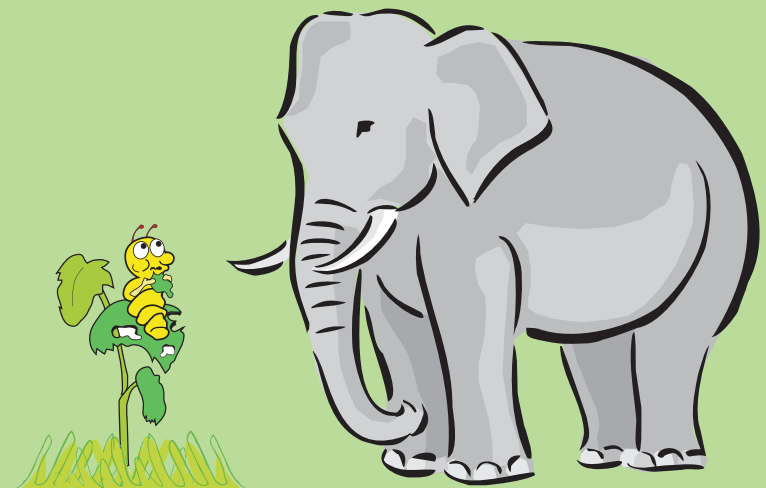
ENCORE PLUS COOL : Le hamster qui travaille en jouant. Tu assisteras en direct au recyclage grâce au déchiqueteur de papier inventé par Tom Ballhatchet. En faisant tourner sa roue, un dynamique rongeur peut déchiqueter une page de format A4 en quarante minutes et transformer tes déchets en nid douillet.

ÉDITORIAL

Jusqu'à la génération de nos parents ou de nos grands-parents, les êtres humains avaient toujours été proches de la nature. C'était indispensable. La vie se déroulait au rythme des saisons. Les aliments étaient généralement produits localement et consommés en saison, peu après avoir été cueillis. Une bonne récolte était synonyme d'abondance, une mauvaise, de pénurie. Le temps n'était pas seulement un sujet de conversation, mais l'élément déterminant de la vie des populations. Dans toutes les nations, la plupart des gens vivaient directement du produit de la terre et étaient fortement tributaires de la santé et de la productivité de celle-ci.

Et puis les industries et les villes ont commencé à se développer, les transports ont gagné en rapidité et le commerce a pris de l'importance. Le lien direct avec la nature s'est progressivement rompu, d'abord dans le monde développé puis dans de nombreuses nations en développement. Bientôt, plus de la moitié de la population mondiale habitera en ville, et cette proportion continuera à augmenter, notamment dans le sud. Grâce au transport aérien, ceux qui en ont les moyens peuvent consommer les produits dont ils ont envie quelle que soit la saison. Des enquêtes ont révélé que certains enfants des villes ne savaient pas que les vaches donnaient du lait et les poules des œufs – ils ne connaissent que les rayons des supermarchés. Nous n'en sommes pas forcément conscients, mais nous dépendons plus que jamais du monde naturel – pour l'air que nous respirons, les sols que nous cultivons, les matières premières utilisées par nos industries. Sans que nous le réalisons, l'économie mondiale reste une filiale à part entière de l'environnement.

Abattage des forêts, drainage des terres humides, érosion des sols, perte d'espèces, pollution des fleuves et des mers, et changement climatique : la destruction massive du monde naturel est intervenue en même temps que la perte de conscience des rapports qui nous lient à la nature. Ce n'est pas une coïncidence. Alors, si nous voulons que la Terre reste un bon endroit pour vivre, il faut nous la réapproprier. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que nous devons redevenir des chasseurs-cueilleurs ou des petits cultivateurs – encore que nous puissions nous inspirer des affinités qu'ont encore avec la nature ceux qui vivent de cette façon. Mais cela signifie que notre génération devra chercher à établir de nouveaux rapports avec la nature, fondés sur le respect, sur la reconnaissance de notre dépendance vis-à-vis d'elle et sur une remise en cause de nos priorités. Ainsi, nous pourrions vivre en harmonie avec cette puissance dont dépend notre vie.





Planteurs d'espoir

Umit Savas Baran

plantation d'arbres et d'autres mesures environnementales font partie des nombreux projets auxquels participent des dizaines de milliers de groupes scouts à travers le monde. Ces initiatives ont pour but de bâtir un monde meilleur et sont souvent liés aux Objectifs du Millénaire pour le développement.

La Fédération des scouts et des guides de Turquie, dont je suis le commissaire international, est fière de son engagement. Parallèlement à leur participation à la Journée de la Terre, à la Journée de l'eau, à la Journée mondiale de l'environnement et à « Nettoyons le monde », les scouts de Turquie ont planté des forêts dans la quasi-totalité des grandes villes du pays. Et juste avant l'Année internationale du volontariat, en 2001, les groupes de guides et de scouts de la province de Bolu – qui est située à mi-chemin entre Ankara et Istanbul – ont planté des milliers d'arbres pour boiser deux carrières minières.

En 2006, ayant lu un article sur la nouvelle campagne du PNUE « Plantons pour la Planète : la Campagne pour un milliard d'arbres », j'en ai assuré la promotion dans mon pays. Ce programme s'est donné pour mission de planter au moins un milliard d'arbres en 2007 et de reboiser ainsi des millions d'hectares de terres dégradées – une belle occasion pour tous les scouts de faire connaître leurs programmes de plantation d'arbres ou d'en créer de nouveaux.

Les scouts et les guides de toute la Turquie se sont engagés à planter des arbres ; ils ont appris à le faire et ont recueilli des glands dans leur région. Nos organisations sœurs du monde entier ont fait preuve du même engagement. Jusqu'ici, les scouts du Kenya ont fait preuve d'un million d'arbres,

Pourquoi planter des arbres ? Parce que c'est une action simple, mais particulièrement bénéfique. Elle empêche l'érosion des sols, purifie l'eau et favorise le rechargement des nappes souterraines, fournit un habitat à la faune, et des aliments, du combustible et des remèdes aux populations. En plus, les arbres font de l'ombre et servent de brise-vent, sont source de loisirs, nous relient à l'histoire et nous apportent un réconfort spirituel. Et ce faisant, ils produisent de l'oxygène et participent à la lutte contre le réchauffement mondial en absorbant le dioxyde de carbone.

Robert Baden-Powell, le père fondateur du scoutisme, envisageait la nature comme une immense salle de classe permettant de développer l'autonomie et le sens des responsabilités des jeunes. Ceux-ci apprenaient à camper, à s'alimenter sur place et à utiliser le bois à diverses fins utiles. Les scouts respectent la nature et s'occupent d'elle. La

Les scouts plantent des arbres dans le monde entier

PNUE



En Indonésie, ils participent à la reconstruction de la province d'Aceh suite au tsunami dévastateur de décembre 2004, en tenant compte des problèmes économiques et écologiques. Le reboisement de 15 000 palétuviers est prioritaire dans la mesure où ces arbres protègent la côte et abritent les poissons dont se nourrit la population locale. Les bénévoles ont également planté 2 000 autres arbres pour remplacer ceux qui ont été balayés par la lame de fond.

Au Lesotho, en collaboration avec le Département national de la foresterie, ils planteront 110 000 arbres par an, de 2006 à 2015, pour essayer d'empêcher l'érosion des sols et fournir du bois de feu et de construction.

Au Canada, ils organisent les activités de « Scoutrees » (scout-arbres), un grand événement national annuel qui a permis de planter plus de 70 millions d'arbres au cours de trois décennies, tout en recueillant des fonds pour les activités du mouvement scout.

En Éthiopie – un des pays les plus déboisés, désertiques et secs de la Terre –, ils sont en train de planter et de prendre soin de 50 000 arbres indigènes. Ils en profitent pour sensibiliser les populations à l'importance des arbres et à l'utilisation durable du bois de feu.

En Grande-Bretagne, ils se sont associés au Woodland Trust pour planter 100 000 arbres durant 2007, année qui marque le centenaire du scoutisme. Ils ont prévu de planter notamment cent « Bosquets du centenaire », de nouvelles aires boisées avec des milliers d'essences indigènes.



Umit Savas Baran plante un arbre en Turquie.

Rwanda de 50 000 et la Turquie de plus de 11 000. L'Australie, le Liban et la Serbie ont promis d'en planter plus de 10 000, et l'Afrique du Sud, le Bahreïn, le Bénin, la Bolivie, le Canada, l'Équateur, les États-Unis d'Amérique, la Hongrie, l'Inde, l'Indonésie, la Malaisie, Malte, le Mexique, les Philippines, le Portugal et le Royaume-Uni se sont également engagés.

En juin 2007, les scouts de plus de vingt pays ont déjà promis de planter plus de 2,35 millions d'arbres pour la campagne. Le dynamisme du mouvement a incité d'autres organisations à prendre des engagements et à commencer à planter. Au total, plus d'un milliard d'arbres ont été promis, et plus de 22 millions sont déjà en terre. L'objectif du milliard d'arbres plantés en un an est ambitieux, mais il ne représente pourtant qu'une partie infime de ce qu'il faudrait faire : pour compenser la déforestation de la dernière décennie, nous devrions, au cours des dix ans à venir, reboiser 130 millions d'hectares en plantant 140 milliards d'arbres. Tous les scouts du monde ne pourront avoir qu'un impact minime, mais nous serons fiers de montrer l'exemple et de laisser le monde en meilleur état que celui dans lequel nous l'avons trouvé.

Au Mexique, ils participent souvent à des projets de reboisement, comme ce fut déjà le cas pour le Sanctuaire du monarque et les forêts de Chapultepec et d'Aragon.

En Tanzanie et dans les pays voisins, ils ont prévu de relier Dar es Salaam à Nairobi. Durant les quinze jours que durera le voyage, ils sensibiliseront les populations au développement environnemental durable, aux problèmes de la toxicomanie et du VIH/sida et à l'importance de la paix. Ils espèrent faire participer les communautés à la plantation d'arbres.

Au Kenya, ils ont prévu de planter 10 millions d'arbres en trois ans, notamment dans des bassins versants et régions semi-arides : chaque scout plantera trente-six arbres au moins puis s'en occupera, et des pépinières seront mises en place. Ils participent également à l'organisation d'un programme de sensibilisation à la plantation d'arbres et aux soins à apporter à ceux-ci.

Scouts Australie, avec l'organisation environnementale Greenfleet et le fabricant d'automobiles Holden, dirige un projet de lutte contre les problèmes écologiques du Bassin de Murray Darling. Depuis 2001, les scouts, leurs familles et des membres d'associations locales ont planté plus de 900 000 arbres en Nouvelle-Galles du Sud, en Australie méridionale, dans l'État de Victoria et sur le Territoire de la capitale australienne. Greenfleet identifie les sites prioritaires et fournit les arbres. Les scouts font le reste !



Palais royal
Stockholm

Chers amis,

Les scouts du monde entier apprécient la valeur de leur environnement naturel parce que leurs aventures se déroulent souvent en plein air. Depuis des décennies, les scouts entreprennent donc de nombreux projets importants destinés à embellir et protéger la nature.

Cela fait cent ans que le scoutisme existe et aujourd'hui, forts de leurs 28 millions de jeunes membres à travers le monde, les scouts représentent une force importante en matière d'action environnementale mondiale. J'ai vu de nombreux projets organisés par des scouts et d'autres jeunes, des campagnes de plantation d'arbres au nettoyage de sites pour les populations locales.

Quand les jeunes travaillent ensemble, ils sont capables de grandes choses. N'hésitez pas à vous lancer et faites une différence !

Avec tous mes vœux de réussite.


Carl XVI Gustaf
Roi de Suède
Président honoraire
Fondation du Scoutisme mondial



Q

&

R



Si tu as des QUESTIONS sur l'environnement et le développement, tu peux les poser aux spécialistes du PNUE.

Envoie un e-mail à uneppub@unep.org, et nous essayerons de te répondre dans les prochains numéros.

**Q : Comment en sommes-nous arrivés à nous éloigner de la nature ?
Pouvons-nous inverser la tendance ?**

R : Malheureusement, nous sommes de plus en plus nombreux à consacrer du temps au cinéma, aux jeux informatiques et aux sorties. Nous passons donc de plus en plus de temps à l'intérieur, coupés de la nature. Pourtant, nous savons que les paysages et écosystèmes naturels contribuent à notre bien-être affectif émotionnel, physique et spirituel.

Il faut que nous trouvions moyen de nous détacher de la société développée et hyper rapide, pour renouer des liens avec l'environnement. Nous devons prendre le temps de sortir à l'air libre et d'apprendre comment le monde naturel fonctionne en nous et autour de nous.

Q : La technologie ne peut-elle pas résoudre les problèmes écologiques que nous nous sommes créés ?

R : C'est vrai que les possibilités sont énormes. Mais malheureusement, il est probable que les progrès technologiques auront d'autres impacts sur la nature et que leur coût sera extrêmement élevé pour l'environnement. Un développement mal pensé a fait virer les fleuves du bleu au brun et transformé de denses forêts en déserts. Pour nous développer durablement, nous devons rechercher d'autres technologies qui soient sans danger pour l'environnement. Certains considèrent que les sources d'énergie renouvelables sont trop chères, mais leur coût est en train de baisser considérablement. Et si nous arrivons à intéresser davantage de gens à la recherche et au développement – et notamment des jeunes – nous parviendrons à trouver de nouvelles solutions plus durables.

Q : À une époque où les citadins sont de plus en plus nombreux, comment peut-on faire pour les remettre en contact avec la nature ?

R : Les gens trouvent des avantages à vivre en ville, mais nous pouvons atténuer les impacts environnementaux de la surpopulation urbaine en adoptant des modèles d'urbanisation plus durables – en créant notamment des espaces verts, comme les parcs et les promenades – et en appliquant des normes plus strictes en matière de déchets et de pollution. Il faut continuer à partager nos idées et nos expériences de la résolution des problèmes urbains, et envisager des solutions durables.

Q : Nous explorons des régions sauvages toujours plus reculées.

Risquons-nous de détruire les derniers habitats naturels vierges ? Ne faudrait-il pas mieux ne pas y pénétrer ?

R : Il faut découvrir ces endroits. Les régions sauvages sont excellentes pour la détente et les loisirs. Elles font partie de notre passé et nous offrent un regard sur l'histoire et sur d'autres modes de vie. Elles régulent et améliorent la santé de nos écosystèmes en général, et la qualité de notre air et de notre eau en particulier. Elles nous permettent de comparer les systèmes écologiques présents et passés et nous donnent une idée des changements qui nous attendent peut-être. Il est cependant indispensable de les protéger et de les traiter avec respect.

Q : Mais la nature à l'état sauvage n'est pas sans risques, avec ses inondations éclair, ses serpents, ses ours, ses chutes de pierre et son froid ou sa chaleur intenses. Ne devrait-elle pas porter un avertissement quant aux dangers qu'elle représente ?

R : Les risques, conditions extrêmes et forces imprévisibles de la nature existent, bien sûr. Mais les régions sauvages sont également source d'expériences merveilleuses et inoubliables. Elles sont pour nous l'occasion de nous dépasser, et de découvrir et de développer de nouvelles capacités. En respectant les règles et les consignes de sécurité et en utilisant notre bon sens, on peut généralement éviter la plupart des dangers.

Q : Sur qui pouvons-nous prendre exemple si nous voulons reprendre contact avec la nature ?

R : Le mouvement scout est un bon exemple. Tu peux aussi participer à des excursions et à des projets scolaires axés sur la plantation d'arbres ou l'observation des oiseaux, qui s'organisent généralement dans la nature.

Q : Comment les mouvements de jeunes axés sur la nature peuvent-ils sensibiliser le reste de la population aux questions environnementales ?

R : En montrant l'exemple et en expliquant ce qu'ils font par le biais de réseaux et de divers projets de développement à travers le monde – et en s'engageant à bâtir un monde meilleur, en travaillant ensemble et en s'aidant mutuellement à tout moment. Ils doivent aider les gens à réaliser que la planète est un cadeau qui a été fait à l'ensemble de l'humanité, et que les actions de chacun d'entre nous ont un impact sur l'ensemble de la société.

CHAQUE ANNÉE, la conférence Eco-Minds Bayer/PNUE réunit des jeunes scientifiques, ingénieurs, spécialistes des sciences humaines et experts en gestion de neuf pays d'Asie-Pacifique. Avant l'ouverture d'Eco-Minds 2007 – qui porte sur le développement durable interdisciplinaire – TUNZA a rencontré deux participantes, Pakaporn Kantapasara, une Thaïlandaise, étudiante en gestion environnementale, et Hee-Yook Kim, une étudiante en biologie de la République de Corée.

TUNZA : D'où vient votre intérêt pour les problèmes d'environnement ?

HYK : Quand j'étais petite, je passais des heures à observer les escargots, les insectes et les grenouilles. Le jour où j'ai vu la photo d'un cormoran couvert de mazout, j'ai commencé à me sentir responsable de ce qui se passait sur Terre.

TUNZA : Croyez-vous que les populations de vos pays soient conscientes des dangers que court l'environnement ?

PK : La plupart des jeunes Thaïlandais entendent parler des problèmes environnementaux à l'école, mais beaucoup pensent que c'est au Gouvernement et aux organisations internationales de prendre des mesures. Ils ont l'impression que les particuliers ne peuvent pas avoir un impact suffisant pour les résoudre.

HYK : En République de Corée, les jeunes sont de plus en plus nombreux à s'intéresser aux questions environnementales. Le réchauffement mondial et les phénomènes climatiques anormaux qui en découlent sont considérés ici comme un problème majeur. Il en va de même de la crise de l'énergie : nous sommes un pays fortement industrialisé qui dépend des importations pétrolières. Il faut que nous prenions con-

science des problèmes environnementaux avant que ce soit à notre génération de prendre des décisions.

TUNZA : Que signifient pour vous les expressions « développement durable » et « technologie durable » ?

PK : Elles représentent l'association des impératifs environnementaux et du

prévenir la surexploitation et la contamination. Le plus important, c'est la façon dont on vit : j'essaie de choisir des produits emballés dans des matériaux renouvelables, et lorsque j'utilise mon ordinateur, je limite son temps de fonctionnement.

TUNZA : Comment vos études ont-elles modifié votre perception de la nature ?

HYK : En observant et en étudiant l'écologie des oiseaux, j'ai compris que dans la nature, tout est lié. Il est très dangereux de détruire des habitats, et nous ne saurons jamais quels sont l'étendue et l'impact réels de nos actions. Je me demande parfois si la prochaine génération connaîtra la variété actuelle d'oiseaux, de batraciens et d'autres espèces.

À nous de prendre nos responsabilités

développement socio-économique et technologique. Le développement et les technologies durables minimisent les impacts sur l'environnement tout en maximisant l'utilisation des ressources. Le développement ne peut être durable qu'à partir du moment où il tient compte de l'environnement.

HYK : La Terre ne peut pas supporter l'exploitation qui est faite actuellement de ses ressources. Il faut absolument utiliser des ressources renouvelables et créer des technologies permettant de

PK : J'espère qu'au cours des dix prochaines années, nous mettrons à profit nos connaissances techniques pour protéger l'environnement et sauver les espèces menacées au lieu de développer de nouvelles armes ou d'explorer l'espace.

TUNZA : Qu'attendez-vous de la conférence Eco-Minds ?

PK : Je pense avoir la possibilité de découvrir les projets environnementaux locaux et j'espère que nous établirons un réseau de personnes venues d'horizons différents mais partageant les mêmes préoccupations environnementales. Je suis impatiente d'assister à la conférence et je souhaite la bienvenue à tous les participants, puisque c'est en Thaïlande que se tient Eco-Minds !



Pakaporn Kantapasara



Hee-Yook Kim

PEU À PEU

L'autocar : L'autocar, bon marché et flexible, est très pratique pour se déplacer à l'intérieur d'un pays. Il existe même depuis peu un nouveau service autocar/ferry qui effectue la liaison Sydney/Londres – une épopée de douze semaines qui te fera traverser vingt pays et te permettra notamment de découvrir le Taj Mahal, le camp de base de l'Everest, le Timor oriental. Durant une bonne partie du trajet, tu camperas dans des environnements aussi divers que les métropoles, les déserts ou la forêt ombrophile.

VOIR : www.busstation.net ET www.oz-bus.com

Le train : Le train te permet de voir des paysages qui ne sont pas forcément accessibles par la route, de faire des rencontres et de te détendre. Tu peux voyager de Bangkok à Kuala Lumpur en traversant des villages et forêts ombrophiles tropicales ; découvrir les paysages alpestres d'Allemagne, de France et de Suisse ; traverser le continent australien, ses déserts et ses villes minières ; et même te rendre d'Europe au Japon en empruntant le Transsibérien. Le réseau ferré le plus long du monde couvre plus de 9 000 kilomètres, traverse l'Oural, d'immenses forêts, la toundra gelée, le désert de Gobi et les steppes de Mongolie.

VOIR : www.seat61.com

Le vélo : Quand on se déplace en vélo, on prend le temps d'apprécier le paysage. Le périple peut durer quelques heures ou traverser un pays. Grandes artères, chemins écartés, sentiers de forêt ou routes de montagne – à bicyclette, tout est possible. Bien sûr, cela nécessite une certaine forme physique et tu devras prendre en compte de nombreux facteurs – itinéraire, temps, équipement, visas et logement. Mais ce mode de transport offre une indépendance extrême assortie de multiples expériences en chemin.

VOIR : www.cyclingaroundtheworld.nl ET www.bicycle-adventures.com

Le bateau : La voile est la manière la moins polluante de voyager en bateau. Tu peux toujours essayer de faire du bateau-stop, ou de proposer tes services sur un yacht privé, mais le cargo est sans doute le moyen le plus accessible. Pour emprunter un cargo, il faut s'adresser aux sociétés de transport maritime, qui organiseront la traversée avec l'équipage et tout au plus une douzaine de passagers. Ce n'est pas rapide – il faut treize jours, par exemple, pour relier le Japon à partir de la Californie – et le coût est fonction du nombre de jours de traversée – il tourne généralement autour de 100 dollars par personne et par jour, repas compris. Mais les destinations sont nombreuses, tu peux descendre à terre à chaque escale, et les navires de fret polluent beaucoup moins que les paquebots de luxe, avec leurs piscines chauffées, leurs spectacles et leurs restaurants.

VOIR : www.geocities.com/freighterman.geo/mainmenu.html

LES RANDONNÉES CARITATIVES associent l'aventure à l'altruisme, puisqu'elles permettent de recueillir des fonds tout en relevant des défis – traverser la Namibie à pied en quête de faune ou emprunter le chemin des Incas pour rejoindre le Machu Picchu, par exemple. Les participants demandent à leurs parents et amis de les sponsoriser pour collecter des fonds et couvrir également les frais d'organisation du séjour.

Les possibilités sont innombrables : ascension dans les nuages sur l'Avenue des volcans dans les Andes équatoriennes, périple de dix jours à vélo de La Havane à la mer des Caraïbes, découverte en traîneau de l'Arctique norvégien, traversée à cheval des forêts ombrophiles et rizières du Viet Nam, ou randonnée dans les vergers, forêts de rhododendrons et magnolias proches du mont Kanchenjunga dans l'Himalaya.

Gardons les pieds sur terre

Nous sommes tellement pressés d'arriver à destination que nous avons oublié qu'il est toujours possible d'aller pratiquement partout en train, en bus ou en bateau. Sans compter d'autres moyens de transport comme le vélo ou la voile, le cheval ou le chameau, le ski, le chien de traîneau ou même la chaussure de rando !

Le transport aérien, qui était autrefois un luxe – permet aujourd'hui à des millions de gens de voyager loin, pour beaucoup moins cher que par le train ou la route. Mais c'est aussi une des principales sources de gaz à effet de serre qui contribuent au réchauffement mondial.

Pourtant, une nouvelle tendance est née. Au lieu de courir d'un piège touristique à l'autre, le « tourisme lent » incite les gens à passer plus de temps dans leur destination, à rencontrer la population et à se familiariser avec la faune et la flore locales en faisant de longues marches. Et pour profiter au maximum de toutes les expériences qu'offrent le voyage proprement dit et ses paysages, on peut aussi choisir de ne pas prendre l'avion.

En restant sur la terre ferme, on apprécie vraiment la nature. Quand on traverse le Canada en train, par exemple, on découvre des paysages extrêmement variés : région des lacs, vastes prairies, spectaculaires montagnes rocheuses et côte de Colombie britannique, et on se rend compte de l'immensité du chemin parcouru.

Et ceux qui s'intéressent plus particulièrement à la faune et à la flore sauvages peuvent s'arrêter à tout moment, au gré de leur fantaisie. Une possibilité que n'offre pas le transport aérien – qui impose en plus de supporter le décalage horaire !

Si cette idée t'inspire, tu peux suivre les aventures de ces touristes « lents » sur leurs blogs. Ed Gillespie (www.lowcarbontravel.com) est parti de chez lui, à Londres, en mars 2007 pour passer un an à sillonner la Terre de cette façon, « pour traverser le monde, sans me contenter de le survoler ». Son voyage le con-



Deia Schlosberg

duira d'Europe à Moscou, puis en Asie du sud-est, en Australie et en Nouvelle-Zélande, à Los Angeles et en Amérique centrale, d'où il prendra un bananier pour rentrer chez lui.

Gregg Treinish et l'ancienne maquettiste de TUNZA, Deia Schlosberg (www.roadjunky.com/acrosstheandes; www.steripen.com/sponsorships/athletes1.html), sont partis de Quito, Équateur, en juin 2006, dans l'idée de passer un an à suivre la cordillère des Andes en direction du sud jusqu'à la Terre de Feu. Ils marchent toujours, et ont décidé de prolonger leur voyage d'un an. Dans son blog, Deia écrit : « À chaque fois que c'était possible, nous avons suivi d'anciennes routes incas, notamment une partie de la Capaq Ñan qui va de Quito, Équateur, à La Paz, en Bolivie et traverse tout le Pérou. Nous sommes en train d'acquérir une connaissance unique d'un continent et de ses populations, qui ne nous serait pas accessible autrement. Ce n'est pas toujours facile, mais quand les conditions météo sont rudes, les araignées nombreuses et l'oxygène rare, je me remonte le moral en pensant à tout ce qui me relie à la nature. Je me rappelle alors que les conditions que j'affronte ne sont ni positives ni négatives, mais simplement RÉELLES. Elles sont nécessaires et magnifiques à la fois. »

En septembre 2006, Edward Genochio, qui avait vingt-sept ans, (www.2wheels.org.uk) a achevé un aller-retour Europe/Chine en solitaire et à vélo. Il a mis deux ans et demi à effectuer les 43 452 kilomètres à travers vingt-cinq pays. Il est notamment passé par un col du plateau Tibétain situé à 5 050 mètres d'altitude, et par la dépression de Turpan du désert du Takla-

Makan en Chine occidentale, à plus de 100 mètres en dessous du niveau de la mer. « Mon voyage m'a appris à observer la Terre, à la sentir et à la respirer », confie-t-il. « En vélo, aucune cloison ne sépare les sens du monde extérieur. »

Et Barbara Haddrill, vingt-huit ans, (<http://babs2brisbane.blogspot.com>) a fait la une des journaux lorsqu'elle a décidé de partir du Pays de Galles (Grande-Bretagne) pour se rendre en Australie par la route. Elle était invitée en tant que demoiselle d'honneur au mariage d'une amie en Australie mais avait juré qu'elle ne prendrait plus jamais l'avion. Elle a donc quitté son poste de biologiste environnementale pour entamer ce périple de sept semaines qui l'a conduite de Londres à Moscou en bus, puis à Beijing par la Mongolie en empruntant le Transsibérien, et enfin à Hanoi, Bangkok, Singapour, Melbourne et Brisbane en train, navire et bus. Elle est même arrivée à temps pour la cérémonie ! « Depuis mon voyage, je suis encore plus inquiète pour la santé de notre planète », raconte-t-elle. « J'y suis encore plus attachée qu'avant, et c'est pour cela que je m'inquiète. »

Les exemples de voyages lents sont aussi divers que variés. Ils montrent que tout est possible quand la volonté est là. Les plus grosses difficultés sont liées au coût et au temps que nécessite ce genre de voyage, non seulement en termes de déplacement mais également de préparation : quand on traverse de nombreux pays, par exemple, on a besoin de nombreux visas. Le point fort, c'est que cela permet de voir, de sentir, de goûter, d'entendre et de ressentir vraiment le monde.

Une défense pour la vie

Chris Fourie/Dreamstime.com



« On ne peut pas s'empêcher de s'attacher aux éléphan-teaux. Ils sont intelligents et font penser aux petits humains – ils peuvent être obéissants, câlins, adorables et très gentils, ou joueurs, têtus et insupportables selon l'humeur du moment », Dame Daphne Sheldrick a raconté à TUNZA.

En 1977 Dame Daphne a formé le David Sheldrick Wildlife Trust, en hommage à son époux décédé – éminent naturaliste, protecteur de la faune et père fondateur du parc national de Tsavo Est au Kenya. Les Sheldrick furent les premiers à recueillir et élever des éléphan-teaux orphelins. Ils ont déjà réussi à en sauver soixante-quinze qui ont ensuite été rendus à leur milieu naturel. Le Trust participe également au sauvetage de rhinocéros orphelins et à des programmes de destruction des pièges. Il apporte son soutien aux lois interdisant le braconnage et le commerce de l'ivoire, aux programmes de sensibilisation des populations et d'animation, et organise des cliniques vétérinaires dans la réserve de Tsavo – qui possède la plus grande population d'éléphants du pays.

Recherche, entretiens et photographie : Maurice Odera, Conseiller jeunesse Tunza pour l'Afrique, Claudia Hasse, interne PNUE au service Enfants et Jeunesse, et Danielle Kodre-Alexander, qui soutient le David Sheldrick Wildlife Trust.

Les gardiens qui s'occupent des éléphan-teaux de la nursery du David Sheldrick Wildlife Trust n'ont pas toujours la tâche facile. Située dans la banlieue de Nairobi, au Kenya, la nursery s'occupe des petits éléphants orphelins à cause des braconniers, des conflits humains, de la sécheresse ou de la destruction de leur habitat.

Les éléphan-teaux sont très sociables, câlins et extrêmement attachés à leur mère et à toute leur famille. Ainsi, les orphelins se laissent facilement aller au désespoir, et il est donc très important de préserver leur santé mentale. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils pourront retourner dans les troupes sauvages et y être acceptés. Les gardiens sont en quelque sorte leur mère de substitution : ils les nourrissent, jouent avec eux, les soignent en cas de maladie, allant même jusqu'à dormir à leurs côtés pendant au moins un an.

Les éléphants et leurs gardiens forment une famille étendue. Les gardiens se relaient pour s'occuper des petits et pour dormir à côté d'éléphants différents chaque nuit, pour éviter que ceux-ci ne s'attachent trop à une personne donnée et ne soient traumatisés en cas d'absence de cette personne.

Après un an passé dans la nursery de la banlieue de Nairobi, les éléphants partent pour un centre de réhabilitation situé dans le parc national de Tsavo, proche de la frontière avec la Tanzanie, pour retrouver des éléphants plus âgés et entamer le processus de réintégration, qui peut prendre une dizaine d'années. Là, les orphelins plus âgés procèdent petit à petit à la réintroduction des plus jeunes, mais c'est l'éléphant lui-même qui choisit le moment de quitter sa famille d'adoption. Mais même après son départ, il continue à rendre visite à ses anciens gardiens et compagnons d'infortune au cours des décennies suivantes.

Les gardiens viennent d'horizons très différents. John Njeru a grandi à Meru, une des principales régions agricoles du Kenya, qui compte de nombreux éléphants. « Un éléphant, c'est comme un bébé », confie-t-il. « La nuit, je suis réveillé toutes les trois heures par les petits coups de trompe d'un éléphant affamé. » Un jour, en dehors du centre, ses collègues et lui se sont retrouvés face à face avec un lion qui voulait s'attaquer à un des petits. « J'ai couru à perdre haleine, mais heureusement, une

Claudia Hasse



Une vocation de longue date

Deepani Jayantha



Deepani Jayantha

matriarche que nous avons élevée est arrivée et elle a sauvé la situation ! »

Steve Kaduri était membre du club de protection de la faune de son lycée du district de Taita Taveta, région où de nombreux conflits opposent les populations aux éléphants. Aujourd'hui, il apprend à sa communauté à protéger la faune et à vivre en harmonie avec elle. La dernière recrue, Samy Sokotei, vient d'une tribu nomade qui chérit les animaux sauvages. Au départ, il était surtout motivé par le salaire, mais il a commencé à s'attacher aux animaux. « Qu'il pleuve ou qu'il vente », raconte-t-il, « le travail doit être fait. Les éléphanteaux n'arrêtent pas de grandir ! »

Le gardien le plus âgé et le plus ancien, Mishak Nzimbi, a commencé à travailler ici il y a dix-neuf ans, quand il avait dix-huit ans. Chez lui, dans le district de Makueni, qui n'est pas assez fertile pour l'agriculture, les populations ont décimé la faune pour se nourrir. Fort de son expérience, Mishak ne craint pas les prédateurs. « Ceux qui m'inquiètent le plus sont les buffles : ils n'ont peur de rien et s'ils se sentent menacés, ils peuvent très bien tuer quelqu'un. » Lorsqu'il en rencontre un, il se montre particulièrement prudent, surtout s'il est en compagnie d'éléphanteaux. Ce qui le rassure, c'est de penser que les éléphants adultes élevés par le centre ne sont jamais bien loin – ils le protégeront tout comme il les a protégés lorsqu'ils étaient petits.

Il a élevé soixante éléphants. Son préféré s'appelle Dika : il a aujourd'hui vingt ans, fait 3,65 mètres de haut, et continue à saluer son gardien lorsqu'ils se rencontrent dans la nature. Mishak a assisté à la formation de nombreux clans, notamment d'anciens orphelins. « Ils ont des liens très forts, ils feraient n'importe quoi pour leurs congénères », explique-t-il, ajoutant qu'il n'a jamais rencontré « une telle sollicitude mutuelle parmi les humains ».

« J'ai deux familles », poursuit-il, « celle des éléphants et la mienne, ma femme et mes enfants. » Sa famille à lui comprend son attachement aux éléphants et elle sait qu'il se sent ainsi en totale harmonie avec la nature.

Samy Sokotei (à gauche) et John Njeru (à droite) à la nursery du David Sheldrick Wildlife Trust, Nairobi, Kenya.



Claudia Hasse

Ce sont les rapports étroits que j'entretenais avec la nature dans mon enfance qui m'ont poussée à l'étudier. Je suis née et j'ai grandi au Sri Lanka, où il est tout naturel de partager son environnement avec diverses espèces. Au collège, je faisais partie de l'Association des jeunes zoologues du zoo national du Sri Lanka situé à Colombo. C'est là que j'ai découvert que ma vocation était de travailler à la protection des espèces sauvages. J'ai fait des études de vétérinaire à l'université, me spécialisant dans les reptiles et les éléphants. J'ai beaucoup appris sur la gestion vétérinaire des espèces sauvages.

Le Sri Lanka est le premier pays d'Asie à réhabiliter des éléphanteaux orphelins pour les réintroduire ensuite dans la nature. Après avoir obtenu mon diplôme, j'ai suivi une formation au centre de transit des éléphants, une institution gouvernementale qui s'occupe des éléphanteaux, leur fournissant tout ce dont ils ont besoin (abri, nourriture, soins et compagnie d'autres éléphants) jusqu'à ce qu'ils soient prêts à mener une vie indépendante. Après mon internat, comme je me passionnais de plus en plus pour les éléphants, on m'a chargée de la surveillance des jeunes relâchés dans la nature, et j'ai commencé à étudier leur comportement pour mon doctorat.

Cela m'a conduite à passer le plus clair de mon temps dans la savane, au contact des éléphants sauvages. Une expérience passionnante qui exigeait de la patience et une bonne connaissance des règles de la vie sauvage. Le plus fascinant était d'observer les jeunes éléphants rendus aux troupes sauvages. Ils contribueront à la réserve de ressources génétiques fragmentée de l'éléphant d'Asie sauvage et participeront donc ainsi à la survie d'une espèce menacée à l'échelle mondiale.

Mes expériences m'ont montré combien il était important pour les futurs vétérinaires de se concentrer sur la conservation des espèces. Lorsque j'étais maître de conférences à l'université de Peradeniya, j'ai mis en place un cours de biologie et de conservation de la faune sauvage pour les étudiants de premier cycle. Et en 2007, j'ai réalisé un de mes rêves en m'inscrivant dans un cours de troisième cycle pour étudier la gestion des espèces menacées au Durrell Wildlife Conservation Trust de Jersey, au Royaume-Uni. La protection des espèces sauvages est l'occasion de faire de multiples changements positifs – notamment au niveau des espèces, des habitats et des écosystèmes – et j'ai bien l'intention d'œuvrer dans ce sens quand je rentrerai au Sri Lanka.

Objectif Écologie



Rêve écologique de l'homme en béton

Zdenek Vesely (République tchèque)

« En République tchèque, les jeunes s'inquiètent du développement industriel, des supermarchés construits sur des terres agricoles et des décharges qui polluent la terre.

J'essaie de prendre des photos qui sensibilisent les autres à l'importance de la protection de la nature. Je travaille aussi avec de nombreux clubs de jeunes sur des projets axés sur l'environnement. Je n'ai pas l'intention de devenir photographe professionnel, je fais de la photo pour le plaisir et pour garder le contact avec la nature... »



Gardien de la brume

Jerzy Grzesiak (Pologne)

« La Pologne, avec sa riche faune largement intacte, est une source inépuisable de nouveaux sujets et défis. Dans mes photos, j'essaie de montrer toute la beauté de la nature et de faire prendre conscience aux gens qu'il faut la protéger.

Lorsque je suis en mission, je me lève très tôt pour être à pied d'œuvre avant le lever du soleil. Au petit matin, la nature est très différente et si...enivrante. Les animaux s'éveillent, le soleil est doux et les paysages apparaissent fabuleux. On voit les choses d'un point de vue différent... »



Parmi toutes les façons qui nous permettent de renouer avec la nature, la photo est celle dont l'empreinte écologique est la plus discrète. Observant paisiblement le monde qui nous entoure, le photographe nous apporte des images qui défient nos idées reçues et nous ouvrent à des lieux et à des populations lointaines.

Depuis 2000, le concours de photographie PNUE/BAYER « Objectif Écologie » expose les meilleurs clichés de jeunes photographes polonais, slovaques, hongrois et tchèques. En 2006, les organisateurs ont reçu plus de 1 340 images sur le thème *Les visages de la Terre – technologie moderne, climat et responsabilité*. En voici quelques exemples particulièrement réussis.

Nous sommes rentrés pour les infos

Hanna Novoszath (Hongrie)

« Les oiseaux se comportent comme des humains. Ils se collent devant la télé pour ne pas manquer le journal du soir. En fait, les animaux se sont adaptés aux circonstances humaines et ils utilisent le matériel que nous leur abandonnons.

Mes parents m'ont toujours fait découvrir des régions hongroises fascinantes. Lorsque nous voyageons, nous ne nous contentons pas de visiter les musées et les magasins, nous passons aussi du temps dans de merveilleux parcs et paysages... »



Dévastation du goût : le commencement et la fin

Pavel Smejkal (Slovaquie)

« Cette photo parle de l'effondrement de notre compréhension de la nature. Elle montre ce qui se passe lorsque nous commençons à fonder notre compréhension du monde naturel sur des créations artificielles sans grande valeur.

Je suis étudiant à l'Institut de la photographie créative et je veux devenir vraiment excellent... »



Gong Li, une vedette naturelle



L'ACTRICE CHINOISE GONG LI n'est pas seulement une star internationale : elle s'implique dans la lutte pour la protection de l'environnement, en Chine bien sûr, mais aussi de plus en plus à l'échelle mondiale.

« Quand j'étais jeune et que j'habitais à Jinan, dans le nord-est de la Chine, je n'imaginais pas qu'un jour je serais une conseillère politique demandant au Gouvernement de préciser sa position en matière d'environnement », confie Gong Li. Début 2007, la star de grands classiques chinois comme *Le Sorgho rouge* et de la superproduction hollywoodienne *Mémoires d'une Geisha*, a rédigé une proposition à l'intention du Gouvernement chinois intitulée « Pour protéger l'environnement, commençons par nous-mêmes ».

La proposition, qui soulignait les problèmes de l'assainissement et des déchets, fut critiquée par certains qui la trouvaient trop simpliste. Mais le Gouvernement chinois considéra qu'il s'agissait « d'une bonne proposition dans la mesure où elle reflétait l'opinion de la population... Gong Li a exprimé ses préoccupations environnementales en se fondant sur son expérience personnelle et sur des domaines qui lui sont familiers, abordant le vaste sujet de la protection environnementale en partant d'un point de départ modeste et en

demandant à chacun de prendre des mesures. »

Depuis 1998, Gong Li est un membre élu de la Conférence politique consultative du peuple chinois, un organisme composé de personnes représentatives de l'ensemble de la société qui conseille le Gouvernement. La proposition est sa toute dernière initiative de promotion des causes éthiques. En 2000, elle a été nommée Artiste de l'UNESCO pour la Paix, pour favoriser le rapprochement des cultures, et est devenue ambassadrice pour l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, qui aide à lutter contre la faim dans le monde.

Gong Li joue souvent le rôle de femmes de caractère se trouvant dans des circonstances tragiques. Le public chinois vient de l'élire « plus belle personne » de ce pays de 1 milliard d'habitants. À dix-neuf ans, alors qu'elle est au conservatoire d'art dramatique, elle rencontre le réalisateur Zhang Yimou, qui lui offre un rôle dans son premier film, l'épopée historique *Le Sorgho rouge*. Leurs débuts communs leur valent un Ours d'or au Festival du film de Berlin, ce qui assure leur renommée. Au cours des dix années suivantes, leur collaboration débouche sur six autres films – dont *Ju Dou* et *Épouses et concubines* – qui permettront à la Chine de s'imposer sur la scène cinématographique internationale.

En vingt ans, Gong Li a déjà près de trente films à son actif. Elle a été couronnée Meilleure actrice par le Festival du film de Venise et par le Cercle des critiques de cinéma de New York. Suite à l'adaptation en 2005 des *Mémoires d'une Geisha* dans laquelle elle jouait le rôle de Hatsumomo, une geisha arrogante et jalouse, elle est de plus en plus présente à Hollywood. On l'a vue dans *Deux flics à Miami*, dans *Hannibal Lecter*, et dans *La Cité interdite*, film historique chinois d'arts martiaux – sa première collaboration avec Zhang Yimou depuis dix ans, et le film chinois le plus cher jamais réalisé (45 millions de dollars).

C'est dans la ville de Jinan dont elle est originaire qu'elle a commencé à s'intéresser aux problèmes d'environnement et de pollution, lorsqu'elle a réalisé que les égouts et la surproduction de gaz n'étaient pas correctement traités. Jinan est célèbre pour ses nombreuses sources antiques, aujourd'hui menacées par la sécheresse et par une surexploitation des eaux souterraines au profit de l'industrie : la source Baotu, vieille de 2 600 ans ou « Première source sous le ciel », arrêta de couler pendant deux ans et demi entre 1999 et 2001. Inquiète, l'équipe municipale lança alors une campagne d'économie de l'eau, visant à la fois les industriels et les particuliers.



Beijing Film Studio/Shirley Kao

Gong Li, qui vit désormais à Beijing, a également dénoncé les montagnes de déchets qui émaillent le pays. « Les villes chinoises produisent 120 millions de tonnes de déchets par an », explique-t-elle. « Un tiers de nos 660 villes, grandes et moyennes, sont entourées de décharges. La campagne elle-même est devenue la poubelle des villes. Les déchetteries sont souvent inadaptées et elles présentent des risques environnementaux et sanitaires. Si j'avais le temps, je prendrais volontiers des photos de ces montagnes de détritus pour alerter l'opinion. »

Elle dit que les Chinois sont de plus en plus sensibilisés à l'environnement, et est convaincue que l'éducation est le premier pas susceptible d'amener des changements. « Même s'il semble que la nature ait imposé des défis environnementaux à la Chine, je crois que le pays peut les relever si les gens se rendent compte dès à présent de l'importance de l'environnement et qu'ils commencent à prendre des mesures. »

Pour sa part, elle confie : « Les célébrités ont une certaine influence, mais je ne crois pas que la seule notoriété puisse inciter quelqu'un à faire une bonne action. » Mais elle ajoute : « Si j'avais l'occasion d'être une ambassadrice de l'environnement, j'adorerais jouer ce rôle. Je suis très heureuse d'œuvrer au bien-être public. »

Luttons de toutes nos forces

Lauren Prince (vingt-deux ans) est étudiante en environnement international et bénévole pour le WWF.



Lauren Prince

La première fois que j'ai grimpé à un arbre, j'avais dix-huit mois. C'était un magnifique magnolia, aux branches très étendues et aux fleurs délicieusement parfumées. Depuis, j'aime me réfugier dans cet arbre, pour échapper un instant au bruit et au chaos de la vie quotidienne. Je me sens protégée dans ses branches, comme si les feuilles créaient une sorte de champ magnétique capable de repousser les obligations et les critiques du monde extérieur.

En grandissant, j'ai cherché d'autres refuges, des endroits où je trouvais immédiatement cette paix qu'apporte le contact direct avec la nature. Toit d'immeuble, promenade dans un marché aux primeurs, pique-nique l'après-midi, doux ruissellement d'une source ou camping en montagne : mes havres de paix sont aussi divers que la nature elle-même.

Nous avons presque tous un refuge personnel et tu ne fais sans doute pas exception à la règle. Al Gore a lui aussi été inspiré par un endroit favori.

Quand il était jeune, Al Gore habitait en ville, mais chaque été, il partait pour la ferme familiale située à Carthage, une campagne du Tennessee. C'est là qu'il a commencé à apprécier les rapports de l'homme et de la nature. Quand il parle de cette relation avec la nature, il ne dit pas "nous" et "elle", mais considère plutôt que nous sommes en elle et qu'elle est en nous.

C'est également là qu'il s'est rendu compte que le monde naturel était en danger – et nous aussi, par conséquent. Tout d'abord, son grand-père lui a parlé du problème de l'érosion des sols. Quelques années plus tard, l'ouvrage de Rachel Carson, *Printemps silencieux*, lui a fait prendre conscience du danger que représentent les produits chimiques comme les pesticides. Aujourd'hui, le défi environnemental a pris des dimensions encore plus considérables.

Les émissions de dioxyde de carbone qui provoquent le réchauffement mondial nous touchent tous – elles assèchent les sources que nous buvons, polluent les océans dans lesquels nous pêchons, tuent les plantes dont nous nous nourrissons, et font entrer dans nos foyers des maladies de plus en plus virulentes.

Et c'est nous qui sommes responsables de ces problèmes, à cause de notre exploitation déraisonnable des ressources de la Terre. Pourtant, le réchauffement mondial est aussi une formidable opportunité : il pourrait dynamiser les populations du monde entier. Envisagé sous cet angle, il cesse d'être une menace onéreuse pour devenir une occasion de définir l'existence même de l'humanité.

Il faut que nous comprenions tous ce qui nous lie personnellement au réchauffement mondial, que nous réalisions comment nous contribuons au changement climatique, comment celui-ci nous touche, et surtout, ce que chacun d'entre nous peut faire pour régler le problème. C'est pour favoriser l'émergence de communautés responsables et sensibilisées à l'environnement qu'Al Gore a décidé de créer « The Climate Project ».

Depuis sa fondation l'année dernière, le projet a formé plus de 1 500 personnes venues du monde entier – notamment d'Australie, du Mexique, de Porto Rico, de Thaïlande, d'Ouganda et des États-Unis. Chaque participant est reparti dans son pays pour y faire une dizaine au moins de conférences sur la protection de l'environnement.



Kashish Das Shrestha

En travaillant pour le projet l'été dernier, j'ai pu en constater personnellement l'efficacité. Je n'ai pas cessé d'être impressionnée par le dynamisme des participants et par leur profond désir de créer un changement positif. Cela m'a donné espoir et j'ai compris que je faisais partie d'un mouvement dont l'envergure dépassait largement ma propre personne.

Nous qui formons l'ensemble de l'humanité allons réussir à résoudre le problème du réchauffement parce qu'il éveille en nous un lien inné avec la nature, et qu'il nous rappelle que le monde est notre refuge. Mais il va falloir lutter de toutes nos forces pour le préserver.

La beauté des botos

ELLEN MIKESH, vingt-quatre ans, est titulaire d'une licence de biologie marine de l'université de Miami. Elle vient de retourner au Brésil, où elle travaille comme interne pour le Projeto Boto, une étude à long terme de l'écologie et de la biologie des dauphins du fleuve Amazone. Le projet a installé un centre de recherche flottant au cœur de la réserve de Mamirauá.

« Il y a 30 millions d'années, avant la naissance des Andes, les botos ont fait leur apparition dans les eaux de l'Amazone. Ils sont toujours là, mais sont aujourd'hui menacés.

Isolés des autres cétacées, ces dauphins ont évolué différemment pour vivre dans les fleuves. Leurs molaires et dents coniques facilitent la mastication des poissons et leur rostre (bec) allongé leur permet d'attraper les poissons qui se cachent parmi les branches submergées lorsque la forêt est inondée. Mais le plus fascinant est leur couleur. Ils sont roses ! À la naissance, le boto est gris foncé. Petit à petit, il perd naturellement ses pigments jusqu'à devenir rose. Comme leur tissu cicatriciel est également rose et que les botos les plus roses sont les grands mâles adultes, on imagine que les mâles se battent souvent, probablement pour les femelles.

Les dizaines de milliers de botos de l'Amazone doivent leur survie au folklore. Selon les légendes de la région, le boto est un bel homme blond qui courtise les jeunes filles. Lorsque celles-ci en tombent amoureuses, le boto/homme les emmène vers une ville sous-marine dont elles ne reviennent jamais. Jadis, les populations craignaient donc les botos, cherchant toujours à les éviter. Mais les temps changent, les légendes ont aujourd'hui moins de poids, et les botos servent de plus en plus souvent d'appât aux pêcheurs. Il est interdit de les tuer, mais la loi n'est pas toujours respectée.

Ce discret mammifère n'est pas facile à étudier. Chaque jour, nous passons sept heures à scruter les zones fluviales et à identifier les animaux marqués. Projeto Boto a déjà marqué 437 botos d'une façon qui n'est ni douloureuse ni nocive, mais qui permet de les distinguer. La ville la plus proche est à quarante-cinq minutes de bateau, mais le silence ne règne pas pour autant. Les poissons sautent, les oiseaux chantent, les aras crient, les fruits mûrs tombent dans l'eau et les singes babillent ou hurlent selon l'espèce. Notre maison flottante est constamment secouée, les planchers grincent, le vent murmure, les arbres bougent et les animaux font du bruit. On dirait que la Terre respire.

Parfois, en fin de journée, un boto fait surface et pousse sa respiration caractéristique qui rappelle celle des humains. Puis vient une autre respiration. Puis une autre. À 20 mètres de nous, un corps monte à la surface et scintille au soleil avant de replonger. Soudain, surgissant de nulle part, le petit banc de botos se transforme en une vingtaine de dauphins qui s'éclaboussent, sautent les uns par-dessus les autres, poursuivent des poissons et font des bulles sous notre bateau. L'Amazone est un fleuve d'extrêmes, partagé entre la vie et la mort. Le cycle de la nature est éblouissant de beauté. »



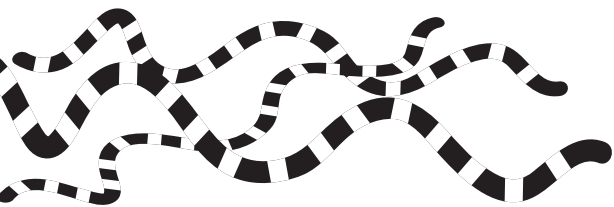
B.Karwasz/Still Pictures

L'engagement individuel

Il existe un rapport évident entre la durabilité et l'éducation. Le plus gros obstacle est le manque de connaissances : ce n'est pas que les gens ont envie de détruire leur environnement, c'est tout simplement qu'ils ne comprennent pas que leur façon de vivre a un impact sur le reste du monde. Il est donc indispensable de sensibiliser les gens à notre propre conduite – un processus d'apprentissage permanent fondé sur un respect des autres, du monde et de nous-mêmes.

Les jeunes doivent réaliser qu'ils peuvent être des agents de changement efficaces. C'est pour cela que j'essaie de créer et de promouvoir des clubs de jeunes où nous pouvons nous retrouver pour agir et nous informer mutuellement.

La dernière semaine de chaque mois, nous organisons au Rwanda des journées d'action durant lesquelles les habitants



Le carnaval des lémuriens

EN 2006, CORINNE EISENRING, étudiante en journalisme de vingt-et-un ans, a travaillé dans le nord de Madagascar comme bénévole pour le WWF. Elle nous parle de son aventure.

« Des centaines d'enfants chantent en défilant : ils portent des pancartes sur lesquelles on peut lire « Protégez les lémuriens ». Ils participent au Carnaval des lémuriens, organisé à Anjialavabe dans le nord-est de Madagascar. Je les accompagne, à trois jours de marche de tout lien avec le monde extérieur.

Je ne connais que quelques mots de malgache, mais j'essaie de chanter avec eux. Avec quatre autres bénévoles du WWF, j'ai participé à l'organisation de ce carnaval de cinq jours, qui sensibilise les gens à l'importance de la forêt et de ses animaux. Jadis, la quasi-totalité de cette île géante était couverte par la forêt ombrophile, mais aujourd'hui, ce chiffre n'est plus que de 10 %. Toutes les espèces de lémuriens – des primates qu'on trouve uniquement à Madagascar et dans quelques îles voisines – sont menacées, et certaines ont déjà disparu.

Le carnaval n'attire pas seulement les enfants : les habitants

des villages environnants et de toute la région viennent danser et chanter. Chaque jour, ils sont plus de mille à participer aux danses, poèmes, chansons, sports, jeux, discours et débats célébrant les lémuriens.

La forêt est en train de disparaître. De grandes bandes forestières sont brûlées pour faire place à de nouvelles rizières. Pourtant, elle est essentielle aux populations et aux animaux, puisqu'elle fournit le bois pour la construction de cases, le combustible pour les fourneaux, et des aliments ainsi que des médicaments.

Après cinq jours de sensibilisation, j'ai enfin eu le plaisir de rencontrer certains lémuriens. Pendant trois jours, notre petit groupe a suivi six propitèques soyeux adultes (*Propithecus candidus*) – et deux adorables bébés – dans la forêt du Parc national de Marojejy. Parfois, le chemin était si escarpé et si impénétrable que nous étions obligés de ramper de tronc d'arbre en tronc d'arbre. Pourtant, et malgré les sangsues, je peux dire que ça a été le point d'orgue de mes deux mois passés à Madagascar. »



Jeff Gibbs



Corinne Eisenring



Corinne Eisenring



Abdoul Byukusenge /PNUE

participent au nettoyage de leur quartier. Le recyclage et la réduction des déchets font partie des choses que les jeunes peuvent faire pour aider à préserver les ressources naturelles de la Terre et améliorer la qualité de vie des humains.

Je suis également à l'origine d'une initiative qui fournit aux familles pauvres des légumes cultivés dans les jardins des écoles locales, et d'une autre qui incite les jeunes en rupture de scolarité à fréquenter des cours de mise à niveau en lecture, en écriture, en maths et en compétences manuelles.

Les Rwandais sont bien décidés à atteindre les Objectifs du Millénaire pour le développement, et à assurer notamment la durabilité environnementale. D'ici 2020, nous sommes tout à fait capables d'inverser la tendance en matière de perte des ressources environnementales, de réduire la proportion de per-

sonnes n'ayant pas accès à l'eau potable et d'améliorer considérablement la vie de centaines de millions d'habitants des bidonvilles. Les deux conditions sont la détermination et la prise de conscience, et c'est pour cela que je m'efforce de sensibiliser les gens au programme Tunza. Mon but est de faire participer les jeunes rwandais : le changement commence toujours par un engagement individuel.

Abdoul Byukusenge, vingt-quatre ans, est Conseiller jeunesse Tunza adjoint pour l'Afrique. Il est étudiant en informatique à l'Université indépendante de Kigali, Rwanda, et travaille avec la Fondation Africaine FARMAPU en tant que coordinateur des jeunes.

Un jour, un animateur qui faisait une intervention dans mon école nous a demandé quel était le point commun entre toutes les religions. Les propositions ont fusé : la croyance en un être divin, des lieux de prière, un but dans la vie. « Bien sûr », a-t-il répondu en riant, « mais vous oubliez quelque chose. Ce que toutes les fois ont en commun, c'est le camping ! »

C'est ce que les pèlerins musulmans qui se rendent à La Mecque pour le Hajj ont toujours fait ; c'est ce que font les chrétiens qui se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle ; c'est ainsi que dorment les hindous sur les grands sentiers de pèlerinage qui mènent aux sources du Gange ; et c'est ce que continuent à enseigner les lamas bouddhistes tibétains, qui installent en montagne des tentes géantes autour desquelles campent les fidèles.

Bien entendu, c'est une manière pratique de régler la question de l'hébergement durant un pèlerinage. Mais cela permet aussi de se rapprocher de la nature.

Au moment où les scouts fêtent le centenaire de leur mouvement, il n'est donc pas surprenant que les chefs religieux considèrent les activités de plein air comme faisant partie intégrante de l'éducation : elles aident les jeunes à mieux se connaître et à mieux connaître la nature. De nombreux groupes de scouts axés sur la religion aident les jeunes à prendre conscience de l'importance de l'environnement, tout en gagnant leurs badges de pionnier.

D'autres groupes religieux montrent également que le camping est une des meilleures façons d'impliquer les jeunes, surtout dans la mesure où ils grandissent de plus en plus souvent en ville.

En 2006, le temple bouddhiste de Gesar Sum en Mongolie a organisé un écocampement dans la banlieue de Oulan-Bator. Des dizaines de jeunes et de moines de la ville ont campé dans des yourtes – la traditionnelle tente des Mongols – et organisé le nettoyage de sites urbains particulièrement sales. « Il est important de réaliser combien la nature est belle pour avoir envie de la protéger », explique Munkhbataar, un moine de Gesar Sum. « Et une des façons de s'en rendre compte, c'est d'en faire l'expérience. »

À Birmingham, au Royaume-Uni, le groupe Green Medina – qui tire son nom de celui de la ville musulmane traditionnelle – s'est lancé dans une aventure similaire, ajoutant même une dose de rap et des caméscopes pour intéresser encore davantage les participants. De

Le camping spirituel



jeunes musulmans de toute la ville se retrouveront dans des campements pour nettoyer les rues et les parcs de leurs quartiers. « Une médina plus propre est une médina plus verte », explique le coordinateur du mouvement, Hajji Ayman Ahwal. « La plupart de ces jeunes sont nés en ville, mais leurs parents ont grandi et travaillé à la campagne. L'Islam se concentre sur la propreté – une prière n'est pas valable sans les ablutions – et nous voulons donc qu'ils soient fiers de leur environnement. »

Aux États-Unis d'Amérique, le camping est une des principales activités de plusieurs ministères chrétiens, notamment chez les Méthodistes qui, il y a encore 150 ans, possédaient très peu de lieux de culte dans le pays. Les prédicateurs sillonnaient le pays, s'adressant aux foules dans des tabernacles de fortune, et les fidèles venaient de très loin pour les écouter, se logeant dans des cabanes ou des tentes. En Arkansas, il reste quatre anciens campements méthodistes qui sont encore en service aujourd'hui.

Parfois les effets des liens établis entre les jeunes et la nature ne s'observent que des années plus tard. En 2004, par exemple, l'Alliance des religions et de la conservation et l'Association libanaise pour le développement et la conservation des Forêts s'étaient réunies pour conclure un accord entre l'Église maronite,

qui est la principale religion chrétienne du Liban, le maire de Jounieh au nord de Beyrouth, et deux propriétaires terriens locaux. La question soulevée était celle des 400 hectares de la forêt de Harissa dont ils étaient copropriétaires. Une des dernières zones vertes de la côte libanaise, cette forêt revêtait une importance cruciale pour la biodiversité du bassin méditerranéen.

Pour les Maronites, c'était une terre sacrée et pour le maire de Jounieh, un prestigieux site écotouristique. Ces deux groupes souhaitaient donc vivement la protéger. Mais sans l'accord des propriétaires terriens, la forêt risquait d'être développée, à l'instar du reste de la côte, émaillée de villas en béton. Finalement, l'un des deux propriétaires, Rida El Khazey, homme d'une quarantaine d'années, accepta de signer l'accord et son voisin fit de même. Par la suite, je lui ai demandé pourquoi il avait abandonné la perspective de gagner tant d'argent et décidé de laisser sa terre à l'état naturel. « Parce que lorsque j'étais jeune, j'allais camper avec les scouts associés à l'Église maronite », m'a-t-il expliqué. « Nous avons planté des arbres dans cette forêt et c'était un des meilleurs moments de ma vie. Cette forêt est très importante. »

Victoria Finlay, l'Alliance des religions et de la conservation (www.arcworld.org).



Sjoerd Mouissie/Flickr

Une complaisance fatale

« Nos amis du monde industrialisé ont pu se permettre le luxe de fermer les yeux sur l'impact réel du changement climatique sur l'atmosphère précieuse et fragile qui entoure notre planète. Dans leurs pays, lorsqu'ils en ont constaté les effets, ceux-ci – à l'exception peut-être de l'ouragan Katrina en 2005 et de la canicule européenne de 2003 –, ont été relativement bénins. Jusqu'ici, le vent du changement n'est pour eux qu'une simple brise.

Ne seraient-ils pas plus anxieux s'ils étaient tributaires des cycles de la nature pour nourrir leur famille, ou s'ils vivaient dans des bidonvilles ou abris faits de sacs en plastique ? Ces conditions sont le quotidien des habitants de nombreuses régions d'Afrique sub-saharienne. Les populations pauvres, vulnérables et affamées subissent chaque jour les dures réalités du changement climatique. »

L'Archevêque DESMOND TUTU

Mai 2007

L'Indonésie à l'heure des trois R

« Lorsque l'Organisation mondiale de la santé a indiqué que l'Indonésie était la nation la plus sale du monde, cela nous a fait l'effet d'une décharge électrique », ont confié Vania Santoso et sa collègue Wening Prayana à TUNZA, lors de la cérémonie de remise du prix Volvo-PNUE de

l'aventure. Leur projet intitulé Déchets utiles pour un avenir meilleur venait de remporter le premier prix. « À notre modeste niveau, nous avons essayé de sensibiliser les populations et d'améliorer notre environnement local, » ont-elles ajouté.

Depuis deux ans, le projet incite les gens à trier leurs déchets : ils transforment tout ce qui est végétal en engrais, grâce à une poubelle/composteur « magique », et font montre de créativité pour tous les déchets non organiques, dont certains renaissent sous forme de sacs, cadres et même souvenirs.

Tout a commencé en 2004, quand les deux jeunes filles de quinze ans ont visité leur décharge locale de Surabaya. L'expérience les a conduites à parler des trois R – Réduire, Réutiliser, Recycler – en distribuant des cassettes et des prospectus, et à organiser des ateliers, expositions itinérantes et concours. Leur message est simple : Correctement traités, les déchets constituent un excellent engrais de jardin, et les articles fabriqués peuvent représenter un appoint financier non négligeable – tout en réduisant les quantités de déchets qui présentent des risques sanitaires et environnementaux.

Les résultats sont étonnants – dans la municipalité des jeunes filles, les quantités de déchets ont baissé de plus d'un tiers. Les habitants d'un des quartiers produisent chaque mois 2 tonnes d'engrais et gagnent près de 1 000 dollars grâce à la vente de souvenirs. Dans un autre quartier, les déchets sont en baisse de 80 %. Rien de surprenant donc à ce que le Gouvernement ait décidé d'étendre la campagne à tout le pays. Le Président a d'ailleurs félicité officiellement les deux jeunes filles – qui apparaissent aussi dans l'équivalent indonésien du Livre Guinness des records.



Yuen Kok Leng/PNUE/Topham

Atteindre le sommet



Claudio Marcozzi/PNUE/Topham

À vingt-six ans, lorsque Ken Noguchi a atteint le sommet de l'Everest, il est devenu la personne la plus jeune du monde à avoir gravi le plus haut sommet de chaque continent. Mais en montant, il s'est trouvé une autre vocation en remarquant que ses collègues alpinistes abandonnaient des déchets et du matériel d'ascension. Depuis le jour où Hillary et Norgay conquièrent ce sommet il y a cinquante ans, plus de 50 tonnes de déchets y ont été abandonnées.

Et c'est ainsi que Noguchi – fils d'un Japonais et d'une Égyptienne – qui commença à s'intéresser à l'alpinisme lorsqu'il avait seize ans, s'est donné pour mission non pas d'escalader les montagnes mais de les nettoyer. L'année qui a suivi son ascension de l'Everest, il a organisé une équipe internationale pour nettoyer les déchets. En sept ans, cinq expéditions ont déjà permis de redescendre environ 9 tonnes de déchets, dont des centaines de cartouches d'oxygène. Il a également lancé une campagne similaire pour nettoyer le mont Fuji au Japon, tout en incitant les gens à ramasser les déchets. La montagne a pratiquement retrouvé son aspect d'antan.

Mais il sait que tous ses efforts ne font qu'une différence minime. « Ramasser les déchets abandonnés en montagne ne constitue pas un exploit », déclare-t-il. « Sur l'Everest, le plus haut sommet du monde, la quantité d'ordures est incroyable. Alors on peut imaginer ce que cela donne à l'échelle de la planète. Je voudrais qu'un maximum de gens voient ce que je fais, pour qu'ils soient plus sensibles aux déchets qui les entourent, à la beauté de la nature et aux merveilles de l'environnement. »

Des arbres plus verts

« Il faut que les jeunes comprennent que leurs actions peuvent avoir un impact sur l'environnement, même lorsqu'ils habitent en ville. Dans mon lycée, j'ai organisé un projet pour montrer que tout le monde peut aider l'environnement en diminuant la consommation de matières premières, et en réutilisant et recyclant celles-ci. J'ai veillé à ce que chacun dispose d'un bac de recyclage, de façon à pratiquer ce que nous prêchons. On voit déjà une différence aux alentours de l'école : il y a moins de déchets et les arbres semblent plus verts parce que les élèves les arrosent régulièrement. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est un début. »

Lior Koren, quinze ans, est lycéen en Israël.



Agir près de chez soi

Randonnée à bicyclette, stages d'été, projets de classe... les jeunes du monde entier s'emploient à nettoyer la planète dans le cadre d'initiatives très simples.

C'est peut-être la faute des cartes postales de rêve, mais, en effet, notre vision du monde ne correspond pas toujours à la réalité. Cathie Bordeleau, par exemple, ne s'attendait pas à sentir la forte odeur de rance qui émanait de la combustion d'ordures en plein cœur de la Sierra péruvienne. Et Azmil Ikram était fort surpris de tomber constamment sur des cartouches d'oxygène vides et sur des cordes d'escalade sur les sommets du mont Nuang en Malaisie. Ils ont tous deux décidé qu'il était temps de prendre des mesures.

Dans le cadre d'un stage d'été, Cathie a apporté son aide à des jeunes de Jangas, un petit village situé au nord-est de Lima. En juillet 2006, ils ont décidé qu'ils ne pouvaient plus supporter les ordures qui étaient déversées dans les cours d'eau, abandonnées dans les rues ou qui s'accumulaient dans les jardins. Ils ont alors fondé l'Asociación para un medio ambiente saludable (AMAS), en vue de créer un programme de gestion écologique des déchets. Cathie a aidé les jeunes à réintroduire les pratiques de compostage traditionnelles et à organiser une journée de nettoyage du village.

Elle s'est rendu compte que les campagnes d'information et d'éducation pouvaient donner de bons résultats. « Avec l'engagement des membres de l'AMAS, je suis certaine que d'ici quelques années ils auront réalisé leur rêve : créer un centre de gestion des déchets qui trie tout ce qui est recyclable et composte les déchets naturels. L'étape suivante consistera à bâtir une serre et à utiliser le compost pour fertiliser les plantes locales menacées. »

De l'autre côté du globe, Azmil confie : « La Malaisie possède une bonne législation en matière de protection de l'environnement, mais les gens n'en tiennent pas toujours compte. De nombreux alpinistes et touristes font l'ascension du mont Nuang, une montagne de 1 493 mètres, particu-



Resmi Seenan/PNUE/Still Pictures

lièrement appréciée pour ses forêts tropicales humides. En redescendant, ils ont le sourire. Quant à leurs déchets, ils les abandonnent aux abords de leurs campements d'altitude. Il est interdit de jeter des déchets en montagne, mais la loi n'est pas appliquée et les poubelles sont insuffisantes pour le nombre de visiteurs. »

Il ne pense pas qu'il soit souhaitable d'empêcher les gens de se rendre dans les environnements fragiles. « Pour un jeune qui aime l'aventure, je trouve que le lien avec la nature est une des meilleures façons de prendre du recul par rapport à une vie trépidante », explique-t-il. Quand je me plonge dans des activités de plein air – rafting sur une rivière, randonnée au plus profond de la jungle, ou observation d'une cascade de 30 mètres de haut –, je comprends mieux que le monde est bien plus important et bien plus complexe que moi. Mais si nous voulons continuer à profiter de ce genre d'aventures, nous devons protéger l'environnement que nous traversons. Cela exige beaucoup de coopération entre les particuliers, les groupes et les gouvernements. »

Avec le soutien du Club des aventuriers de son université, Azmil a mis en place le « Control Carriage System on Mt Nuang Project ». Ce système étudie et consigne l'activité humaine sur la montagne – où vont les gens, combien de temps ils restent, quelles infrastructures ils utilisent. Et il documente les arbres et la faune locaux avec l'aide du département de la foresterie. « Durant les vacances universitaires, les membres du projet escaladent la montagne et comptent le nombre de touristes présents, notant s'il s'agit d'alpinistes, de campeurs ou de randonneurs », précise-t-il. « Nous emportons des sacs en plastique et ramportons avec nous un maximum de déchets. »

Il ajoute : « En nettoyant la montagne et en améliorant son système de gestion, nous créerons une destination touristique écologiquement durable qui pourra être appréciée pendant des générations. Cathie est d'accord avec lui : « Les membres de l'AMAS m'ont appris que les jeunes attachent de l'importance à l'avenir de leur région et de leur environnement et qu'ils sont capables de changer le cours de leur vie. »

Nettoyons la Terre !

Tout a débuté en 1989 avec l'initiative « Nettoyons le port de Sydney ». Puis, la journée d'action « Nettoyons l'Australie » a vu le jour : au fil des ans, plus de 7 millions de bénévoles ont ramassé quelque 165 000 tonnes de débris. Aujourd'hui, le mouvement « Nettoyons la Terre » est très actif. En mars 2007, Amy Lovesey y a participé, plongeant à l'endroit même où l'aventure avait commencé.

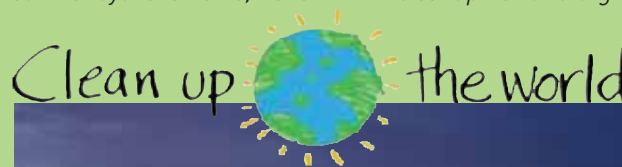
« En admirant les plantes et animaux multicolores, je m'émerveille de la diversité qui existe juste en dessous de la surface de la mer. Pourtant, les océans sont souvent oubliés, même par des nations insulaires comme l'Australie. Mais aujourd'hui, les Australiens commencent à s'inquiéter de ce que nous jetons dans nos ports et nos baies.

En ce qui me concerne, je me suis portée volontaire pour participer au nettoyage du port de Sydney avec quelques amis de mon club de plongée. Ce n'était pas une mince affaire, tant les profondeurs du port sont encombrées de débris. Les sacs en plastique peuvent se révéler mortels pour les oiseaux, dauphins, phoques, tortues et baleines qui les prennent pour de succulentes méduses. Et les animaux se trouvent parfois pris au piège dans des lignes et filets de pêche. J'ai sauvé un oiseau qui avait un hameçon profondément accroché dans une aile et qui était si étroitement entortillé qu'il n'arrivait pas à ouvrir le bec.

En un jour, nous avons remonté des quantités effrayantes de débris. À côté de la grosse pile de filets, sacs en plastique et pneus, nous avons aussi une petite pile de mégots de cigarettes. À première vue, ils ne paraissent pas aussi dangereux que les filets, mais ils libèrent dans l'eau du plomb, de l'arsenic, du mercure et de l'acide cyanhydrique toxiques. Chaque année, les Australiens en jettent 7 milliards dans la nature, et de nombreuses municipalités sont bien décidées à faire respecter les lois sur la propreté de l'environnement et même à interdire le tabagisme sur les plages.

Il n'est pas difficile de profiter de nos plages et de nos océans sans les polluer : il suffit de ramporter nos déchets avec nous. Si nous faisons passer le message et si nous donnons l'exemple, nous aurons beaucoup moins de débris à ramasser l'année prochaine. »

Pour en savoir plus sur la journée Nettoyons l'Australie et sur Nettoyons la Terre, visitez : www.cleantuptheworld.org.



(FREELANS Pool) Tack/Still Pictures



Le nombre d'or

La beauté se résumerait-elle à un chiffre ? C'est en tout cas ce que pensait le philosophe allemand Adolf Zeising. Il avait trouvé la beauté dans le nombre d'or, une proportion définie par la valeur ϕ (Phi) – soit 1,6180339887 – qui est omniprésente dans les belles choses. Le philosophe a découvert le nombre d'or dans la disposition de nos veines, dans la structure du nautilus et dans la composition des cristaux. Le Parthénon et la cathédrale de Chartres possèdent tous deux des éléments architecturaux qui lui correspondent. On le retrouve également dans la longueur des paragraphes de *l'Enéide* de Virgile et dans certaines compositions harmoniques de Bartók. Certains considèrent même que Léonard de Vinci l'utilisa délibérément dans son portrait de *La Joconde*, dont les traits énigmatiques correspondent aussi au nombre d'or.



Suivre sa bonne étoile

Tous les chemins ne mènent pas à Rome, mais si tu sais quoi faire, tu peux te laisser guider par les étoiles. Cela fait des siècles que les marins se servent de la navigation céleste pour voguer sur des océans privés de toute caractéristique de reconnaissance. Les Arabes qui naviguaient sur l'océan Indien se rappelaient la position des étoiles en mémorisant des poèmes, et les Polynésiens pyrogravaient des cartes du ciel sur leurs gourdes. Face à l'étoile polaire, tu regardes toujours vers le nord, et dans l'hémisphère nord, l'angle qu'elle forme avec l'horizon indique le degré de latitude, ta position par rapport à l'équateur. En 1789, lorsque le capitaine Bligh du *Bounty* fut jeté à la mer par son équipage mutin, il dut son salut à un compas et à sa connaissance du ciel, qui lui permirent d'effectuer sur son canot de sauvetage les 6 700 kilomètres qui le séparaient du Timor.



La rose puante

Les Grecs de l'antiquité laissaient des bouquets d'ail à la croisée des chemins en offrande à Hécate, la déesse de la nature sauvage. Les Égyptiens vénéraient la plante elle-même comme un dieu. En Europe centrale, l'ail servait à éloigner les vampires, loups garous et autres démons. Cette plante est très riche en vitamine C, vitamine B6 et manganèse. Et en écrasant une gousse, on libère de l'allicine, un agent antimicrobien qui prévient les infections : durant la Deuxième Guerre mondiale, on posait des cataplasmes d'ail sur les blessures pour tuer les microbes et les bactéries. Cela fait longtemps que l'ail est utilisé en Asie du sud-est : son jus sert à soulager les maux d'oreille, et la pâte d'ail permet de lutter contre la fièvre, la toux, la sinusite et le cholestérol. La seule chose qu'on puisse lui reprocher est de ne pas améliorer l'haleine. Ce qui lui a valu le surnom de « rose puante » !



Les premiers bains

Cela fait des milliers d'années que les sources chaudes sont connues pour leurs vertus curatives. Celle de Merano, en Italie, est utilisée depuis cinq millénaires. Hippocrate, le père de la médecine occidentale, recommandait de longs bains pour traiter la jaunisse et les rhumatismes. D'ailleurs, les philosophes grecs de l'antiquité se retrouvaient à Merano pour échanger leurs dernières pensées. Les vertus médicinales des sources sont liées à leur haute teneur en minéraux. L'eau chaude retient mieux les solides dissous que l'eau froide, et les eaux de source chaudes emmagasinent les minéraux des roches qu'elles traversent avant de jaillir en surface. Ainsi, l'organisme des baigneurs absorbe des minéraux comme le calcium qui renforce les os et les dents, le sodium qui favorise la cicatrisation et le fer qui améliore le fonctionnement des globules rouges.



Le meilleur des remèdes

Pourquoi est-il si agréable de se masser la tête sous la douche ? Pourquoi est-ce si bon de rire ? Que se passe-t-il lorsque tu te trouves « dans la zone » quand tu cours ou quand tu fais du sport ? Ce sentiment de bonheur intense, d'assurance et de bien-être est provoqué par les endorphines, des hormones que produit naturellement ton cerveau. L'effort stimule le cerveau, qui les libère alors dans le sang : en bloquant les capteurs de la douleur et en abaissant la tension artérielle, les endorphines font office d'analgésiques naturels et produisent une certaine euphorie. On pense qu'elles participent au contrôle des réactions de l'organisme face au stress, qu'elles facilitent la digestion et améliorent l'humeur. C'est un cercle vertueux : quand tu ris ou cours à l'air libre, tu te sens bien ; ton cerveau libère des endorphines et tu commences à te sentir encore mieux !

Naturellement bon

Les vaches nourries au grain des laiteries commerciales produisent plus de lait que celles qui paissent dans les champs. C'est une bonne chose, non ? Pas forcément. Les vaches libèrent une quantité fixe de vitamines et de nutriments dans leur lait. Plus la vache produit de lait, plus la valeur nutritive de celui-ci est diluée. L'herbe fraîche comporte beaucoup plus de vitamine E que le grain ou le foin : les produits des animaux qui paissent dans la nature sont donc plus riches en nutriments. C'est la même chose pour les œufs : ceux pondus par des poules élevées en libre parcours contiennent environ deux fois plus de vitamine E et six fois plus de bêta carotène que ceux provenant des élevages en batterie. L'élevage d'animaux en libre parcours n'est pas seulement bonne pour l'environnement et plus douce envers les animaux, elle nous procure aussi des aliments de meilleure qualité.



Vive le soleil !

Pourquoi avons-nous tendance à être déprimés quand il fait froid et gris ? C'est parce que le soleil, ou plutôt la vitamine D qu'il nous apporte, nous rend plus heureux. Quand nous manquons de vitamine D, nous déprimons, nous nous fatiguons facilement et nos os se fragilisent et cassent. Nous pouvons trouver la vitamine D dont nous avons besoin dans des compléments alimentaires ou dans certains aliments – 15 millilitres d'huile de foie de morue, 15 sardines entières, 15 verres de lait fortifié par jour, ou encore des préparations pharmaceutiques. Mais il existe une meilleure solution : il suffit de jouer, d'exercer une activité quelconque ou tout simplement de se détendre au soleil – avec ou sans protection solaire – pendant une quinzaine de minutes par jour ! Comment cela s'explique-t-il ? En fait, la vitamine D n'est pas à proprement parler une vitamine : c'est une hormone spéciale que notre corps fabrique tout seul, avec l'aide d'un ingrédient crucial, le soleil !

7

MERVEILLES NATURELLES



Katarzyna Rózek (Pologne) / Objectif Écologie

Respecte la nature...
et reste proche d'elle